la vraie, la seule musique religieuse. Mais remarquons que la musique est seule à n'avoir rien perdu de son expression — et c'est là tout l'Art, — en devenant profane et en s'attachant à rendre jusqu'aux insignifiances des sentiments les plus menus.

L'architecture a dû à la religion les merveilleuses cathédrales que l'art gothique créa pour faire de la maison de prière, la plus grandiose demeure que le génie de l'homme puisse édifier ; beaucoup plus que la basilique elles invitent au recueillement, à la méditation, et l'envolée de leurs colonnes d'une si délicate finesse et qui vont se perdre dans l'archivolte de la voûte semble destinée à conduire jusqu'à Dieu la prière des hommes. La religion ne pouvait, dans un art qui n'est pas de sentiment, que faire tendre l'artiste vers une conception plus grandiose, et lui faire témoigner, par son effort à y atteindre, de la reconnaissance du génie envers Dieu.

V

L'influence de la Religion devait s'exercer, non seulement dans les Beaux Arts — qui ne sont, nous l'avons dit, qu'une partie de l'Art — mais dans la poésie, dans l'éloquence, dans les lettres, en un mot ; nous ne disons pas, ici, dans la philosophie, car elle est une science, non pas un art.

L'antiquité était parvenue, dans la poésie, à une perfection au moins égale à celle qu'elle avait rencontrée dans les arts, mais il s'y trouvait la même cause de faiblesse : l'absence d'idéal.

Cette lacune paralysait son élan, et la contraignait à limiter son action au seul domaine de la nature, sans pouvoir s'élever jusqu'à son principe premier dans lequel, ainsi que nous l'avons marqué pour les Beaux-Arts, elle eût rencontré le beau idéal. Mais les dieux d'Homère et de Virgile n'étaient point faits pour inspirer l'absolu. La fable mythologique manquait de grandeur vraie, et si l'*Iliade* et l'*Enéide* renferment d'inimitables beautés, elles ne sont point dues à coup sûr à l'intervention des dieux dans l'ouvrage. Toute la beauté de la poésie antique réside dans un sentiment profond de la nature, dans une touchante simplicité, dans l'adresse où excellent ses poètes de présenter leurs tableaux sous le jour le plus exact et le plus flatteur. L'idée morale en est absente ; si le poète y touche par hasard, — à part quelques cris d'humanité, et encore d'humanité relative, incomplète et restreinte, — il se borne à des généralités terre à terre. Le dévouement, le sacrifice y apparaissent exceptionnels, inconscients ; on n'y trouve pas ce souffle qui animera les poètes chrétiens, ni ce ressort, cet intérêt que donne à leur poésie la lutte contre les passions.

Il en a été de la poésie, comme de la peinture. La Religion l'a recréée, et à son début elle s'est donnée tout entière à la louange de Dieu. Il suffit d'ouvrir un livre d'heures et d'y lire la plainte sublime du *Stabat*, la lamentation terrible du *Dies iræ* ou la triomphante exultation du *Te Deum*, pour sentir ce que la foi a donné d'infini à la poésie. Rien, parmi les plus parfaites créations de l'antiquité, n'en

approche. Et ce n'est pas seulement dans ces grandes pages, mais souvent en la simple ligne d'un répons ou au hasard d'une oraison se trouvera cette délicatesse de pensée, cette force d'expression, cette grandeur morale qui manquera toujours, malgré l'exquis de leur forme, aux poésies des anciens. Nous mettons à part, bien entendu, les Psaumes et la Bible, d'une poésie si intense, qui trouva précisément son inspiration à cette même source de Dieu.

On se rendra compte encore mieux peut-être de cette influence, en lisant les Pères de l'Eglise : saint Grégoire de Nazianze, saint Basile, saint Chrysostome, saint Epiphane, saint Ephrem, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, saint Bernard, saint Thomas d'Aquin; ils ont tous atteint au sublime de l'éloquence et leurs écrits sont une poésie merveilleuse. A les étudier, la différence se fait plus sensible, plus palpable ; avec saint Grégoire de Nazianze, surtout, dont l'âme souvent triste et découragée a quelque chose de plus humain. Villemain disait de lui : « On devrait l'appeler le poète du christianisme oriental. » Forcé par les intrigues qui se nouèrent contre lui, dans le concile même de Constantinople, d'abandonner son siège épiscopal, on sait quel adieu, d'une émotion et d'une grâce infinies, il adressa dans l'Eglise de Sainte-Sophie, au Concile et au peuple assemblés. Retiré à Arianze, il composa des poésies qui sont de véritables méditations religieuses, et dans lesquelles on peut juger, avec une précision parfaite, du sentiment nouveau que le christianisme apportait à l'art poétique, nous voulons dire cette forme neuve de la con-

templation, cette tristesse que l'homme éprouve à réfléchir sur soi-même, ce mélange de réflexion et de rêverie qui aboutit à l'analyse du cœur humain dans ce qu'il a de plus intime, scrute les pensées les plus cachées et détermine le mobile des désirs les plus imprécis.

Le Christianisme et la Religion ont fait la grandeur de l'œuvre de Dante, de Lope de Vega, de Caldéron, du Tasse, comme ils ont fait aussi la grandeur de Corneille, de Racine, de Lamartine, de Hugo, comme ils ont inspiré, dans Verlaine, les plus beaux vers religieux qu'on ait écrits. C'est encore le Christianisme et la Religion qui ont permis d'écrire l'incomparable chef-d'œuvre de l'*Imitation*, le livre le plus parfait, le plus sage, le plus vraiment philosophique, et bien qu'on en ait dit, le plus profondément humain qui soit après l'Évangile. C'est la religion qui a agrandi le puissant génie de Pascal, qui a enlevé l'éloquence de Bossuet au-dessus de tout ce que Démosthène et Cicéron avaient jamais pu réaliser, car il les dépasse de toute la différence de la défense d'une cause matérielle, limitée aux médiocres intérêts de ce qui passe, à l'éclaircissement du problème de la destinée humaine.

C'est la Religion encore qui a inspiré la douceur de Fénelon, l'harmonie de Chateaubriand, la fermeté de Montalembert, l'entraînante parole de Lacordaire. Hors de son inspiration, on rencontre, malgré le talent, malgré le génie, une déception, et l'on éprouve cette impression d'un corps superbe dont l'âme est absente, et que fait seule mouvoir quelque savante mécanique.

La Religion ne devait pas se borner à embellir et à élargir de toute l'ampleur de sa pensée et de la majesté de son dogme le champ d'action du grand art littéraire. Elle devait aussi devenir l'inspiratrice de cet art délicat et charmant, la légende. Et non seulement elle lui donne la douceur attendrie d'une poésie toute de simplicité et de foi naïve, mais elle lui fait prendre, sous son inspiration, la valeur d'un véritable enseignement, avec, en plus, ce mérite d'être accessible à tous. Car la légende religieuse, en soi-même et prise seulement au pied de la lettre, reste encore d'une réelle moralité pratique. Et quel magistral enseignement n'en tire pas celui qui en recherche l'esprit !

Prenons, en exemple, la Légende du Juif errant. Elle est, à n'en pas douter, l'une des plus populaires, et la célèbre complainte se chantera sans doute autant que durera le monde. Voyons donc ce qu'elle nous dit et ce qui s'y cache.

La forme la plus connue de cette légende est celle qui se trouve résumée dans la complainte que reproduisaient — et que doivent reproduire encore, très certainement, les images d'Epinal. Tout le monde en connaît les vingt-quatre couplets :

De braves bourgeois de Bruxelles rencontrent un jour un homme étrange, qu'ils invitent à boire avec eux, beaucoup, certes, par bonté d'âme, un peu tout de même par curiosité, et voilà qu'ils le questionnent ; ils voudraient savoir quel crime il a pu commettre

pour avoir mérité une telle punition. Et, bon homme, Isaac Laquedem répond :

J'ai traité mon Seigneur
Avec trop de rigueur.

Sur le mont du Calvaire
Jésus portait sa croix ;
Il me dit, débonnaire,
Passant devant chez moi :
« Veux-tu bien, mon ami,
« Que je repose ici ? »

Moi, brutal et rebelle,
Je lui dis sans raison :
« Ote-toi, criminel (le)
« De devant ma maison !
« Avance et marche donc,
« Car tu me fais affront ! »

Jésus, la bonté même,
Me dit en soupirant :
« Tu marcheras toi-même
« Pendant plus de mille ans.
« Le Dernier Jugement
« Finira ton tourment ! »

Et depuis ce temps, Isaac Laquedem erre nuit et jour, sur tous les chemins de la terre.

Pour quiconque s'attache au sens littéral de cette légende, c'est la mise en action de la malédiction du Christ sur Jérusalem et le peuple juif tout entier, parce qu'ils le repoussèrent, et qu'ils fermèrent leurs yeux à ses miracles et leurs cœurs à son enseignement. C'est l'image des Juifs errant par tout le monde, à la recherche d'un peu de repos et d'estime dans une patrie qu'ils rêvent de retrouver et qu'ils n'atteindront jamais. Il s'y trouve aussi

cette morale, qu'il était juste qu'Isaac Laquedem fût puni, pour avoir insulté au malheur de l'un de ses frères.

Voilà ce que dit cette légende dans ses paroles. Mais pour celui qui va plus loin que le texte, la légende prend une portée plus haute, et voici comme il la voit :

« Sur le seuil de sa maison, l'homme est debout, entouré des siens ; il fixe au loin la meute hurlante qui roule en désordre, mal contenue par les légionnaires ; il attend, dans une anxiété joyeuse, que passe devant lui le condamné pour lui jeter son injure... Enfin, il l'aperçoit !... Il se traîne, si faible, qu'on a dû le décharger de sa croix, et la foule stupide et cruelle l'entoure, le presse, le harcèle, curieuse du moindre signe de souffrance qu'elle surprend. On va le crucifier, et certes, il le mérite ! Il a osé, parmi l'égoïsme des Pharisiens et l'orgueil du Sanhédrin, jeter cette parole absurde : « Aimez-vous ! » Il a maudit l'égoïsme, l'avarice, la force, l'injustice ; il a dit au peuple : « Vous êtes tous, — grands et petits, — les fils d'un même Père, vous êtes tous égaux ! »

« Et l'homme, debout devant sa porte, se réjouit du supplice qu'on inflige à ce fou dangereux, et quand il passe, il l'apostrophe plus haut que les autres.

« Jésus, — car c'est lui qu'on traîne au Calvaire, — Jésus s'arrête et regarde ce malheureux. Dans cet instant, il lui semble que sa mission n'est point finie, qu'elle ne sera terminée vraiment que s'il peut ramener à sa loi d'amour tous ces égarés que cet homme

représente. D'une voix si faible qu'elle semble une plainte il parle : — « Veux-tu, mon frère, me permettre de me reposer sur ton banc ?

« L'homme ricane et le repousse du geste : « Ta présence souillerait ma maison, passe ton chemin, scélérat !

— « Mon frère ! insiste Jésus.

— « Marche, commande l'homme, la main levée, prêt à frapper.

« La foule s'est arrêtée ; elle s'amuse ; elle trépigne, car Jésus pleure, et c'est un triomphe de plus.

« Parmi les rires, les sarcasmes, les quolibets et le sourire imbécile de l'insulteur, la voix douce et triste de Jésus s'élève :

— « Pauvre fou ! Je voulais m'asseoir à ton côté, non pour me reposer, mais pour t'apporter le repos ! Quand j'aurai fait quelques pas encore, j'aurai fini de souffrir, que m'importaient donc quelques secondes de haïte ? Je voulais te donner, en récompense de ton accueil, la liberté, la justice, l'égalité ! et tu m'as repoussé !... Marche ! m'as-tu dit ; passe ton chemin ! Hélas, tu t'es maudit toi-même ! car en toi, en ceux qui te ressemblent, est l'impuissance humaine, et c'est toi qui marcheras, désormais, non seulement inutile, mais néfaste, mais criminel, à la recherche, dans la haine et dans l'injustice, d'un impossible progrès, parce que tu as refusé le seul vrai, celui que je t'offrais, le progrès dans l'amour !... Marche donc ! A travers les siècles, mauvais guide, tu conduiras les masses à ta suite ; comme aujourd'hui, elles hurleront à la mort après moi ; pour mieux assurer mon supplice, elles feront porter

ma croix, comme le fait maintenant mon frère de Cyrène ; mais, quand tu m'auras à nouveau crucifié, quand tu m'auras cru couché pour jamais dans le tombeau, alors, Moi, je ressusciterai, car je suis l'Idée, l'Idée éternelle de justice, de bonté et d'amour ! Va donc, prends ton bâton, ceins tes reins et marche !... marche !... jusqu'au jour lointain, mais sûr où j'aurai vaincu le Monde, ce monde mauvais, égoïste, injuste qui flatte les heureux et qui accable ceux qui souffrent, ceux qui luttent, ceux qui pleurent ! »

« Jésus se tait. Il regarde l'homme, attendant un mot de repentir, mais lui reste muet, farouche... Comme le temps presse, un soldat frappe Jésus du bois de sa lance ; il tressaille dans sa chair agonisante et reprend son chemin... »

Depuis dix-neuf siècles, l'homme de la voie sanglante poursuit de sa haine l'Idée qu'on a, dans Jésus, crucifiée au Calvaire ; la parole du divin martyr s'est vérifiée ; pour mieux tuer la justice et l'amour, on les a par moments déchargés de leur croix ; on a même paru les accueillir, on a jeté sur leur chemin des palmes et des fleurs, mais la semaine n'était pas écoulée qu'on les a mis en croix.

Certes, selon la promesse du Christ, l'Idée est chaque fois ressuscitée, mais à ce martyre le temps a passé sans que l'humanité soit devenue meilleure, et, triste, celui qui réfléchit est tenté de dire à Jésus : « Maître, quand donc l'Idée aura-t-elle enfin vaincu le Monde ?... »

Est-il une seule des légendes de l'antiquité d'où l'on puisse tirer un tel enseignement ?

VI

Malgré l'évidence du bénéfice que l'Art a retiré du Christianisme, grâce à la Religion, il s'est trouvé des écrivains pour prétendre que celle-ci, loin de l'encourager, avait cherché au contraire à l'étouffer, et qu'elle a fait une loi, une loi stricte d'y renoncer, parce qu'il est une vanité et que son amour peut conduire à une éternelle damnation ; et ils ne manquent pas de citer maints exemples, comme celui de Savonarole brisant des statues, lacérant des toiles et faisant brûler la *Divine Comédie* et l'œuvre de Pétrarque. Mais, d'abord, Savonarole — pour ne relever que ce fait, — nous apparaît d'une orthodoxie douteuse, qui mêlait volontiers à sa croyance des raisons de politique trop humaine ; et d'autre part, a-t-il réellement agi ainsi ? Il faut être prudent quand il est question d'accueillir certaines affirmations, surtout si celui qui est en jeu a été l'objet de jugements aussi contradictoires que le fut le prieur de Saint-Marc ; mais, après tout, si le fait est exact, il faut le dire hautement, c'est tant pis pour Savonarole, car, sans rien ajouter à sa foi, ceci prouve chez lui une étroitesse d'esprit qui le diminue prodigieusement, et démontre qu'il fut un fanatique et un exalté.

Or, la vraie Religion n'a pas de ces écarts ni de ces intolérances ; surtout, elle n'a pas de ces illogismes, et pareil procédé serait illogique au premier chef, puisqu'il irait droit à la négation de ce que la Religion aurait elle-même créé. Sans doute, lorsque l'Art fut devenu pro-

fane dans le mauvais sens du mot, quand l'artiste, comme le firent Jules Romain ou l'Arétin, usa de son talent pour représenter non plus le beau, mais s'attacha au contraire, à figurer ou à décrire les visions d'un érotisme maladif, l'Église put en ce cas, valablement et dans le plein exercice du droit de défense morale qui lui est dévolu, lancer l'anathème sur un tel art.

Même, elle a pu, et elle a dû conseiller à celui qui veut atteindre à la plus haute perfection, de se renfermer en lui-même en la contemplation de Dieu sans passer par l'intermédiaire de l'art : « Ferme, a-t-elle pu dire, ferme sur toi la porte de ta cellule, et reste en la compagnie du Seigneur. » Mais ceci est un conseil de perfection, et il ne va pas davantage à nier l'Art et à l'interdire, que le conseil de fuire le monde et de ne s'occuper en rien de la terre, ne va à condamner la vie du monde en ce qu'elle a d'utile et de légitime.

L'Église, la Religion disent ces choses pour des âmes d'exception. Ce qu'elles entendent condamner, c'est le mal qui peut sortir de l'Art ou de la vie du monde, mais ce n'est d'aucune façon ni le fait de faire de l'art, ni le fait de vivre dans le monde.

La Religion a si peu entendu proscrire l'Art, qu'après l'avoir recréé, qu'après lui avoir donné les sublimes idées qui font sa propre force, elle l'a jugé assez noble, assez pur pour en faire le commentateur de son enseignement et de la parole divine ; elle l'a mis sur ses autels, elle l'a laissé monter dans la chaire de ses églises — semeur infatigable de la parole

de fraternité et d'amour que le Christ avait apportée au monde ; elle l'a donné enfin, régénéré dans le baptême de l'Idée, pour consolateur à la misère humaine dans le chant sublime de ses prières et dans la poésie grandiose de ses mystères !